

**ROMAIN
PUÉRTOLAS**

**Les Nouvelles
Aventures**

du **FÄKIR**

au pays

d'**IKKEA**



LE DILETTANTE

*Les Nøvelles Aventures du fäkir
au pãys d'Ikea*

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Tout un été sans Facebook, 2017

Re-vive l'Empereur!, 2015

*La petite fille qui avait avalé un nuage
grand comme la tour Eiffel*, 2015

*L'extraordinaire voyage du fakir qui était resté coincé
dans une armoire Ikea*, 2013

JEUNESSE

Un détective très très très spécial, La Joie de lire, 2017

Romain Puértolas

*Les Nouvelles Aventures du fäkir
au p̄ays d'Ikea*



le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © Romain Puértolas
© le dilettante, 2018
ISBN 978-2-84263-948-8

*En hommage à Ingvar Kamprad, sans qui
je mangerais et dormirais encore par terre.*

*Tous les chemins mènent à Rome.
Sauf celui d'Örnsköldsvik, qui mène à Örnsköldsvik.*
Proverbe italo-suédois

Dans une file indienne, t'as jamais d'Indiens...
Savoir populaire

Un cœur, c'est un peu comme une grosse caravane.
Gustave Palourde

*Le palais
des mille et une vis*

Ces derniers temps, une nouvelle divinité avait fait son apparition dans le bidonville de Kishanyogoor, aux côtés de Ganesh et Vishnou : « IKEA le tout-puissant », une clé Allen et une notice de montage dans chacune de ses huit mains et sous sa représentation la plus grandiose, un mégastore de 25 000 mètres carrés dont 18 000 mètres carrés de surface de vente, doté d'un parking gratuit de près de huit cents places.

On l'appelait « le palais des mille et une vis ».

C'était un peu de Scandinavie qui avait atterri dans ce petit coin du Rajasthan. On avait perdu 40 degrés d'un coup. Et gagné cinq cents emplois. Oh, pas assez pour que la misère disparaisse, mais bien assez pour qu'elle change de visage. Dorénavant, on mendiait avec une coupelle FÄRGRIK ou SMASKA dans la main au lieu d'une gamelle en ferraille. La misère était moins pénible au soleil, surtout avec un palais des mille et une vis à côté.

Sihringh Sidkaar avait de loin la plus belle maison du bidonville.

De l'extérieur, sa très modeste demeure de onze mètres carrés ne payait pas de mine et ressemblait à toutes les autres. Quatre murs de brique percés de deux ouvertures pour la porte et la fenêtre, et un toit en tôle menaçant de s'écrouler à tout moment. Ce n'est que lorsqu'on entrait que la magie opérait. La peinture avait été refaite à neuf, dans des tons pastel, on avait posé des moulures modernes au plafond, du parquet en pin scandinave au sol et de belles plinthes blanches entre les deux. Des cubes de rangement LIXHULT multicolores avaient été accrochés au mur, dans un ordre apparemment aléatoire mais étudié avec soin, à différentes hauteurs pour créer une mosaïque éclatée de couleurs vives. À droite en entrant, un canapé KNOPPARP orange orné de coussins GURLI verts semblables à de gigantesques pastilles contre la toux trônait devant une table basse TINGBY qui accueillait un plateau SMULA en plastique contenant des verres de thé dans lesquels il n'était pas rare que Vashnou, la vache de la famille, vienne se désaltérer.

Imaginez un showroom d'IKEA au beau milieu d'un dédale de ruelles pouilleuses et mal famées et vous aurez une idée assez fidèle de la réalité. Pourtant, ce n'était pas faute d'avoir insisté pour que la vieille dame quitte le bidonville. Avec tout l'argent que son fils lui avait envoyé après le succès de son roman en Occident, elle aurait pu habiter une luxueuse demeure du sud de Kishanyogoor, voire déménager à la capitale et s'entourer d'une ribambelle de domestiques en nœud papillon et gants blancs, mais Sihringh n'était pas comme ça. Elle avait préféré rester auprès des gens qu'elle aimait.

La maison de Sihringh était à son image.

Vieille et abîmée à l'extérieur.

D'une grande beauté et lumineuse à l'intérieur.

*Le fakir qui racheta la Ferrari
du moine qui vendit sa Ferrari*

Bien qu'il portât toujours un nom à coucher dehors, il y a longtemps qu'Ajatashatru Lavash Patel ne l'avait pas fait.

Aux antipodes de la constance et de l'humilité de sa mère, aux antipodes de l'Inde également, il vivait désormais dans un splendide appartement de 237 mètres carrés (loi Carrez) dans l'un des quartiers les plus bourgeois de Paris, et son lit, de deux mètres sur deux, n'acceptait que des draps en soie taillés sur mesure et ne contenait plus le moindre clou.

Il était si riche qu'il avait pu s'acheter, sur eBay, la Ferrari du moine qui vendit sa Ferrari, un certain Julian Mantle, un avocat américain millionnaire qui, à la suite d'une crise cardiaque, avait décidé de tout abandonner du jour au lendemain pour partir vivre dans la montagne avec des moines. Ce que le livre ne disait pas, c'est que, lorsqu'il s'était rendu compte de ce qu'était vraiment la vie de moine, il avait préféré redevenir l'homme d'affaires qu'il était et s'acheter une Porsche. Il avait alors écrit un deuxième roman, *Le moine*

qui vendit sa Ferrari pour s'acheter une Porsche, qui lui avait permis de récupérer sa fortune d'antan.

Enfant, Ajatashatru s'était juré qu'un jour il gagnerait tellement d'argent qu'il pourrait s'acheter un meuble IKEA. Il prenait conscience à présent de la vacuité de cette ambition. Quand on est riche, on n'achète plus de meubles chez IKEA.

Depuis qu'il était devenu écrivain à succès, ou plutôt écrivain d'un succès, il s'était réfugié dans sa petite bulle. Il ne voulait plus entendre parler des attentats djihadistes, de la crise, de Donald Trump, de toutes ces misères que distillent en boucle les journaux télévisés et qui nous font penser que nous vivons vraiment dans le plus moche des mondes. Il pensait que Bachar Al-Assad était un personnage du *Livre de la jungle*, le Brexit, un modèle de soutien-gorge et l'indépendance catalane, un dessert. Bref, Ajatashatru vivait heureux. Dans le plus joli des mondes.

Quand d'autres illustres auteurs passaient leur temps à voyager de salon du livre en festival, de pays en continent, lui ne bougeait plus de chez lui et s'était passionné pour les émissions du matin, seules fenêtres qu'il s'autorisait à ouvrir sur le monde, et dont ne pouvait profiter qu'une infime poignée de privilégiés de la société française : les ménagères de plus de cinquante ans, les chômeurs et les écrivains. On y parlait de la vie, de santé, de cuisine et de relations amoureuses. De toutes ces petites choses pour lesquelles on consultait généralement un fakir dans son pays et pour lesquelles les gens étaient prêts à dépenser des sommes folles : trois poules, voire quatre pour les cas les plus désespérés.

Ce matin-là, les présentateurs et leurs invités débattaient d'un thème somme toute essentiel dans le bon fonctionnement des relations entre les êtres humains, de quelque religion ou de quelque parti politique qu'ils fussent, un thème qui réunissait les peuples de la plus jolie manière qu'il soit :

l'érection. Ajatashatru fut surpris qu'aucun des médecins présents sur le plateau ne mentionnât, comme remède à l'impuissance, la méthode qui consistait à planter avec une grande délicatesse une pique de barbecue imbibée de curry dans la verge du patient tout en répétant trois fois « Lève-toi et marche ». La seule méthode qui vaille, comme l'éminent sexologue rajasthani Kama-sous-draps et ses ancêtres l'avaient toujours pratiquée avant lui. Du moins depuis l'invention du barbecue.

Au lieu de cela, les trois docteurs (car apparemment il en fallait autant pour résoudre un problème aussi simple) préconisaient l'ingurgitation de petites pilules bleues en forme de losange au doux nom de Viagra, dans lequel Ajatashatru reconnut aussitôt le mot sanskrit *vyāghrah*, qui signifiait *tigre*. Le miraculeux médicament avait été découvert dans les années 1990, par erreur. Alors qu'il était censé traiter l'angine de poitrine, les scientifiques avaient remarqué que ce traitement provoquait de puissantes et durables érections sur les sujets mâles. Pouvait-on être moins sérieux que cela ?

Une petite pilule bleue ! On aura vraiment tout vu ! Et, avachi devant son téléviseur, l'ex-fakir n'avait pas manqué d'applaudir le tour de charlatanisme de ces trois sorciers blancs.

Soudain, un air de Vivaldi joué au sitar résonna dans le somptueux salon. D'un coup de télécommande, Ajatashatru baissa le volume de la télévision et décrocha son téléphone portable.

– Bonjour *Achète-une-machine-à-laver-à-pédales*.

L'écrivain reconnut son éditeur. Cette voix suave et cette horrible manie de toujours mal prononcer son nom. Il ne lui en tint pas rigueur, cependant, car lui non plus n'avait jamais fait l'effort de bien connaître le sien. S'agissait-il de Gérard François ou de François Gérard ? Les noms français étaient

d'une ambiguïté déconcertante. On n'avait pas tous la chance de s'appeler Ajatashatru Lavash Patel!

– J'ai bien reçu ton dernier manuscrit, dit l'homme à l'autre bout du fil, arrachant l'Indien à ses pensées.

À l'évocation de son œuvre, l'écrivain détourna son regard du téléviseur et prêta attention aux paroles de son éditeur, ce qui arrivait rarement, il faut bien l'avouer. À vrai dire, Ajatashatru était très satisfait de son dernier roman. Un opus magnifique, bien que succinct, dans lequel il narrait, à la manière d'un journal de bord étalé sur deux semaines, et ne contenant donc que quatorze pages, la vie quotidienne d'un Rajasthanien fraîchement débarqué de son pays dans le XVI^e arrondissement de Paris. Ses aventures à la boulangerie du coin, la découverte du PMU et du tiercé, ses tribulations au magasin bio, ses déconfitures avec les livreurs de DHL qui l'empêchaient de sortir de 9 heures à 18 heures ou de prendre une douche (de peur de ne pas entendre la sonnette) pour finalement ne jamais lui apporter ce qu'il avait commandé et lui laisser des messages payants sur son téléphone portable. Ce roman avait la prétention de se distinguer, de par sa taille et son ambition, du seul roman qu'il avait jamais écrit jusque-là, sur une chemise, et qui l'avait rendu plus riche qu'une star de Bollywood. Et puis, avec quatorze pages écrites chaque année, il pourrait rivaliser avec la production annuelle d'Amélie Nos-Tombes, sa plus grande concurrente. En toute modestie, ce deuxième roman était beau, il était poétique, il était fort, mais, surtout, il était...

– ... nul.

– Pardon ?

L'Indien pensa qu'il avait mal compris. Encore ce maudit accent. Pourquoi les Français semblaient-ils toujours parler comme s'ils eussent une patate chaude dans la bouche ?

– BAD! articula Gérard, en prenant la voix et l’intonation de Michael Jackson (avec une patate chaude dans la bouche).

Ajatashatru ne s’attendait pas à recevoir le prix Nobel de littérature, bien sûr, ou qu’on lui épingleât une quelconque décoration sur le petit crocodile vert de son polo, mais tout de même...

– D’un côté, ce n’est pas étonnant, *Achète-une-truelle*, tu t’es embourgeoisé.

– Embourgeoisé? répéta l’écrivain, de plus en plus stupéfait.

– Cela signifie que tu es devenu un petit-bour...

– Merci, Gérard, ou François, je sais très bien ce que veut dire *embourgeoisé*, coupa l’ex-fakir qui parlait maintenant, grâce à Marie (et *Télématin*), un français plus que correct. Et je ne pense pas que cet adjectif soit des plus adéquats pour me décrire. Je me suis « intégré », c’est différent.

– Eh bien, tu n’aurais pas dû.

– C’est pourtant bien un mot que vous aimez en France : *in-té-gra-tion*.

– Je me fous de ton intégration, je suis ton éditeur, pas le ministre de l’Intérieur! Il ne faut jamais renier ce que l’on est. La différence est une force. Depuis toujours, on essaie de nous faire entrer dans un même moule, mais c’est justement les fruits et les légumes difformes, irréguliers, qui sont les meilleurs. Et j’en sais quelque chose, *Je-jette-un-tas-de-choux*, puisque, avant d’être éditeur, j’étais épicier. Ce sont les pommes de terre tachées, crevassées, pour qui personne n’aurait donné un seul centime, qui donnent les meilleures purées.

– Je me suis intégré pour plaire à Marie, c’est tout, expliqua Ajatashatru.

– Erreur fatale! Tu lui plaisais bien avant cela. Ton turban, ta moustache, tes piercings, ta peau brune, ces étoiles

pétillantes dans tes yeux couleur Coca-Cola, tes incroyables tours de passe-passe, c'est cela qui lui a plu, *Injecte-un-chat-mou*. Tu sais, si Marie avait voulu trouver un employé de banque sans ambition, ventripotent et ennuyeux, elle n'aurait eu qu'à se baisser pour le ramasser. Et c'est exactement ce que tu es devenu. Ventripotent et ennuyeux.

L'Indien pinça au travers de son polo le bourrelet qui dépassait au-dessus de sa ceinture et le monde s'écroula autour de lui.

– Enfin, voilà, je te fais peut-être la morale à 9 heures du mat', mais c'est parce que je t'apprécie, *Attache-tes-bretelles*, et que je suis navré que le fakir ait troqué son lit à clous contre un Dunlopillo. Le lecteur veut de l'émotion. On veut sentir ta misère. Ton malheur fait du bien aux autres. Quand on lit toutes les choses que tu as endurées, on se dit que finalement on n'est pas si malheureux que ça. Et ce que tu appelles « s'intégrer », je l'appelle « tuer un peu ce que tu es vraiment ». Même le jeune stagiaire qui tient ta page Facebook et répond à ta place à tes fans est plus authentique que toi!

Ajatashatru demeura immobile, debout, bouche bée, ne sachant que répondre à cet interminable flot de vérités.

– Quand je t'ai connu, tu étais un vrai aventurier. Il émanait de toi une aura de mystère et de grandeur. Tu sentais les épices, le thé et... la transpiration à dix mètres à la ronde. Maintenant, tu ne sors plus de chez toi. Là, par exemple, je mettrais ma main à couper que tu es en train de regarder *Télématin*.

Ajatashatru sursauta. Sur l'écran en sourdine, les médecins, avec des carottes dans les mains, continuaient de parler de ces petites pilules bleues. Il éteignit brusquement le téléviseur. Depuis quand Gérard, ou François, avait-il des dons de mentaliste? Ce domaine lui était réservé.

– Je perfectionne mon français, improvisa-t-il.

– Mouais, dit l'éditeur, sceptique. Bon, quoi qu'il en soit, *Je-tombe-dans-un-trou*, ta petite vie bourgeoise, sache-le, n'intéresse personne. Tes escapades à la boulangerie, ton attente à La Poste et tes quiproquos au bureau de tabac, les Français s'en foutent, parce qu'ils vivent cela tous les jours, et quand ils achètent un livre, c'est justement pour déconnecter de leur réalité pleine de gens normaux, et de l'ennui d'un boulot qu'ils détestent, qui leur prend tout leur temps et qui ne leur donne même pas assez d'argent pour partir en voyage. De là ces livres qu'ils achètent, tu comprends ? Ils veulent de l'exotisme, de l'aventure, sans quitter le confortable canapé de leur salon, ils veulent essayer des tempêtes en plein océan sans quitter la chaleur de leur couette, ils veulent vivre des histoires d'amour passionnées, torrides, pendant leur pause-repas, dans le réfectoire de leur entreprise, tandis qu'ils avalent le contenu de leur Tupperware avec des couverts en plastique.

– Ah bon...

– Et puis, quatorze pages, vraiment, ça se lit avant que le micro-ondes ait sonné, *Arrache-tout* ! C'est pour ton bien que je te dis cela, pas pour le plaisir de continuer à gagner des millions d'euros sur ton dos. Je sais que ce n'est pas évident d'écrire quelque chose après un best-seller, mais je crois en toi.

Il laissa un silence comme pour donner un peu de poids à ses paroles.

– Allez, assez péroré, *Achète-une-autruche*, reprit-il, tu vas me faire le plaisir de te bouger et de me pondre une belle histoire comme tu sais si bien les raconter. Je veux de l'illusion, de la magie, que je retrouve mon âme d'enfant ! Je ne sais pas, va acheter un lit à clous en Suède, deviens trafiquant de diamants, navigateur en solitaire, passeur de

clandestins syriens ou jongleur dans un cirque, ça t'inspirera.
Mais ponde-moi ce foutu texte !

Disant cela, l'homme raccrocha.

Il n'y a pas à dire, s'il n'avait pas été éditeur, Gérard François aurait fait un malheur comme conseiller à Pôle emploi !